

PASCAL VREBOS



*Le Pervers  
Magnifique*





# Le Pervers Magnifique





# LE PERVERS MAGNIFIQUE

*Comédie dramatique*

## PERSONNAGES

Georgette, 70 ans

Béatrice, 41 ans, sa fille

Bérénice, 19 ans, sa petite fille

Armand, 56 ans, le mari de Béatrice

## SCÈNE I

Bérénice, *excédée* – On attend quoi ?

Béatrice – On attend.

*Silence.*

Bérénice, *de même* – On attend qui, Godot ?

Béatrice – C'est ça, Godot.

*Silence.*

Bérénice, *bougonne* – On peut même pas griller une clope ici.

Béatrice – Et si tu arrêtais de fumer ?

Bérénice – Et si tu arrêtais de m'emmerder.

*Silence.*

*Béatrice regarde sa montre.*

Bérénice – Pas même un petit rap, un petit rock, ces gros nazes ont tout confisqué.

Béatrice – On est en prison.

Bérénice – Merci, j'avais percuté. Je ne sais pas pourquoi je suis ici, avec ma mère qui n'arrête pas d'agiter sa jambe droite... et oui, ça m'énerve.

Béatrice, *elle crie presque* – C'est toi qui m'énerves. Arrête de geindre et ferme-là, s'il te plaît, c'est pas le mom ent !

*Court silence.*

Bérénice, *sale gamine* – J'ai soif, j'ai faim et je veux écouter...

*Elle chante à tue-tête le refrain de Billie Jean de Michael Jackson.*

Béatrice, *furieuse* – Bérénice, arrête : on va nous foutre dehors.

Bérénice – Il se passerait quelque chose. Au moins.

Béatrice – Profite de cette expérience.

Bérénice – Quoi, c'est parce que j'ai dit en l'air que la sociologie m'intéressait vaguement que tu veux me faire rencontrer des taulards...

Béatrice – Des taulardes, à cet étage, c'est une prison pour femmes.

*Court silence.*

Bérénice – Bon, ça suffit, qu'est-ce qu'on fout ici ?

Béatrice – On attend... (*Émue, elle n'achève pas sa phrase*)

Bérénice – On attend quoi, on attend qui ?

Béatrice – Ta grand-mère.

Bérénice – Ma grand-mère...?!!

*Béatrice fait signe que oui de la tête.*

Bérénice – Georgette, ta mère !? (*Elle rigole*) Elle est morte, il y a un bail.

*Béatrice, les larmes aux yeux, fait signe que non de la tête de manière continue.*

Bérénice – C'est ça, elle est ressuscitée dans une cellule ce matin. Tu déconnes.

Béatrice – Non. (*Dans un souffle*) Elle n'est jamais morte.

*Silence.*

*Bérénice accuse le choc.*

Béatrice – Elle était agent secret.

Bérénice – Ça, je le sais.

Béatrice – Agent double. Perpétuité incompressible.

*Noir.*

## SCÈNE II

*Hall d'attente de prison. Béatrice et Bérénice.*

Bérénice, *monologue intérieur* – J'ha-llu-cine, plus d'une heure qu'on attend cette mémé

James Bond qui me tombe du ciel ! Complètement ouf !

*(Elle tousse)* Et ça schlingue ici...

Quand papa va apprendre ça... Je comprends que ma mère ait préféré me traîner moi, ici... le dab dans une prison

*(Elle ricane)*, c'est comme un nabab sans pognon !

*(Elle regarde sa mère)* Et sa tronche, jamais vue dans un tel état...

*(Elle se lève de sa chaise et exécute quelques exercices d'assouplissement)* Et s'il vous plaît... une clope, deux clopes, une chope, deux chopes... et j'ai faim : je mangerais bien un pita végété....

Béatrice, *interrompant le monologue intérieur de Bérénice* – Je vois quelqu'un derrière la vitre... *(Elle crie)* C'est elle !

Bérénice – L'insigne ! *(Rigolarde)* C'est une matonne, à moins que la nouvelle mémé se soit camouflée en gardienne pour se faire la belle !

*Silence.*

Béatrice – J'espère qu'elle n'est pas au trou.

Bérénice – Barbouze, elle a dû en trafiquer des trucs, je m'attends à une grand-mère bulldozer.

Béatrice, *comme à elle-même* – J'avais 11 ans quand ça s'est passé... j'ai presque oublié son visage... mais à la maison, c'était une femme calme, rangée, sans histoire, soumise...

Bérénice – Comme toi, quoi ! *(Ironique)* Mais elle, c'était une couverture !

*Silence.*

*Affalée sur sa chaise, Béatrice semble plongée dans un autre monde.*

Bérénice – Et pourquoi tu ne l'as jamais revue ?

Béatrice – Elle ne voulait pas.

Bérénice – Trop dangereux ?

Béatrice, *ailleurs* – Je ne sais pas.

Bérénice – Si tu avais été agent secret, j'aurais préféré que tu sois morte pour de bon.

Béatrice – Je ne sais pas pourquoi elle a demandé à nous voir.

Bérénice – Nous ?

Béatrice – Oui, dans son message, elle a dit : viens avec tes enfants.

Bérénice – Tes enfants ! Elle ignore tout de nous.

Béatrice, *regardant sa montre* – Elle a peut-être changé d'avis.

Bérénice – Elle ne voudrait plus voir des gens qu'elle n'a jamais vus ? Je n'y crois pas.

Béatrice – Je ne la reconnaîtrais plus, on a brûlé toutes les photos. *(Se levant de sa chaise)*

Si elle n'est pas là dans 5 minutes, on s'en va.

Bérénice – Moi, je reste. Une mammy Mata Hari, je ne veux pas rater ça...

*Noir.*

### SCÈNE III

*Hall d'attente de prison. Béatrice et Bérénice.  
Puis, Georgette.*

Béatrice, *monologue intérieur, le regard vide, tout en déambulant* – J'aurais pas dû venir, j'aurais pas dû venir, j'aurais pas dû venir, elle était morte! Elle est toujours morte ! Dans une minute, je me barre et ce sera comme avant. Mais pour qui elle se prend pour réapparaître après 30 ans de silence et de rejet, j'étais si tranquille et là, elle vient foutre la merde, elle vient remuer toute la merde, tous ces mensonges, ces déchirures...  
Qu'ai-je fait pour avoir une vie de merde ?

*Georgette apparaît subitement en tenue de détenue, mais avec deux roses piquées dans les cheveux.*

Georgette, *à la cantonade, presque joyeuse* – Bonjour !

Béatrice, *secouée* – ... C'est toi ?

Georgette – C'est bien moi.

Béatrice – Georgette ?

Georgette – Ta mère.

Béatrice, *glaciale* – Ah bon, j'ai une mère ?

*Georgette s'avance, lui tend la main, Béatrice la prend après une hésitation, Georgette serre affectueusement cette main hésitante, mais Béatrice la retire tout aussitôt et recule.*

Georgette – On s'embrassera plus tard.

Béatrice – Ça m'étonnerait.

Georgette – Je voulais te prévenir, je sors demain.

*Silence de mort.*

Georgette – Ils me mettent à la porte.

Béatrice – Je vois, une première permission et tu as rêvé que ta fille et « ses enfants » t'accompagnent dans ta randonnée...

Georgette – Pas du tout. J'ai fait le maximum du maximum pour une perpétuité, 30 ans demain et pas de prolongement possible.

Béatrice – Désolant.

Georgette – Oui, désolant. Ça ne m'enchant pas.

Béatrice – Moi, non plus.

Georgette – C'est ta fille ?

*Béatrice fait oui de la tête.*

Bérénice, *impressionnée* – Bérénice.

*Elle s'approche et serre longuement la main de Georgette.*

Bérénice, *avec un sourire* – On s'embrassera plus tard.

Georgette – Oui, l'ambiance n'y est pas. (*À Béatrice*) Elle ne te ressemble pas.

Bérénice – Je ressemble à papa, mais j'ai les mains et les pieds de maman.

Georgette – Ta mère aussi ressemblait à son père.

Béatrice – Ça ne lui a pas porté chance.

Georgette, *monologue intérieur* – Rien à se dire, deux étrangers.

La voix du sang, une belle arnaque ! Et de la haine authentique dans l'atmosphère.

Béatrice – Autant que tu le saches, à la maison, il n'y a aucune place pour toi...

Bérénice – Maman, il y a deux chambres inoccupées !

Béatrice – Des chambres d'amis, je n'accueille pas des étrangers.

Georgette – J'ai déjà loué un studio.

Béatrice – C'est donc réglé.

Georgette – Et j'ai payé une année d'avance.

Béatrice, *aigre* – Tu as les moyens...

Georgette – 30 ans de poker, ça fait une petite somme.

Bérénice – Méfie-toi, ta fille va te refiler un contrôle !

Georgette – Tu es flic ?

Béatrice – Non, agent du fisc.

Georgette – C'est pareil, on dirait que ça ne rapporte pas grand-chose quand je vois les trous dans le jeans de ta fille...

Bérénice – C'est la mode, madame Georgette, et ça coûte plus cher que les jeans sans trous.

*Silence.*

*Georgette fixe les deux femmes. Béatrice regarde sa montre.*

Georgette – Tout va donc bien pour toi.

Béatrice – Oui, je suis fonctionnaire. Je mène une vie calme, sereine, heureuse...

Bérénice, *goguenarde* – Une vie chiante.

*Court silence.*

Béatrice, *avec une colère retenue et qui brusquement éclate* – Je suis mariée avec Armand depuis 24 ans et toi, comme si on s'était quitté hier, tu surgis après 30 ans de silence pour y foutre la merde du siècle ! La merde du siècle, tu comprends ça ?

Georgette – Rassure-toi, je me cloîtrai dans mon studio avec Einstein, Hercule et Simone...

Bérénice – Trois autres détenus !?

Georgette – Vous les verrez plus tard.

Bérénice – C'est pour ta protection rapprochée, ces trois ?

Georgette – Ils m’ont protégée pendant ces 30 ans...

Bérénice – Mais pourquoi on t’a mise en prison ? Pourquoi on ne t’a pas exfiltrée à l’étranger ?

Georgette – Ta mère ne t’a rien dit ?

Bérénice – Tout le monde croit que tu es morte et grand-père aussi.

Georgette, *en ricanant* – Lui, il est bien mort.

*Bruit de sonnerie stridente.*

Georgette – C’est l’heure. Je vous laisse. (*Elle détache les deux roses de ses cheveux et les donne à chacune des femmes. Bérénice la prend et Béatrice la laisse tomber à terre*) Merci d’être venues.

Noir.

#### SCÈNE IV

*Extérieur prison. Devant la porte de la prison, au moins 10 valises et une plante, un ficus benjamina (Hercule). Georgette sort avec une cage et un oiseau qui sifflera et gazouillera tout au long de la pièce (Einstein) et une grosse pomme qu’elle pose sur une des valises. Elle porte les habits d’une autre époque, mais avec des trous très réguliers dans son pantalon. Bruits d’avions, de voitures, bruits de ville. Elle se bouche les oreilles et ouvre de grands yeux devant le brouhaha de ce début de journée.*

Georgette, *monologue intérieur* – Toi aussi tu deviens fou, mon pauvre Einstein.

Regarde : Hercule a les feuilles en deuil. Vous découvrez le monde, le bruit et la fureur de l’espèce humaine. Des prématurés éphémères et sanguinaires.

Quoi ? Vous avez envie de faire demi-tour ? Moi aussi !

*Arrive Bérénice, suivie de Béatrice.*

Bérénice – Tu es en avance.

Georgette – J’avais quelques paquets à mettre sur le trottoir.

Bérénice, *soufflée* – Tu avais au moins une triple cellule ! ?

Georgette, *se raclant la gorge* – Tu es seule ?

Bérénice – Ma mère suit, j’ai fait pression ! Mais ton pantalon est troué !

Georgette – Je les ai faits moi-même, les trous : j’ai voulu paraître pas trop démodée...

*Béatrice arrive sans presque regarder sa mère. Et sans la saluer. Elle désigne les valises.*

Béatrice – Tout ça ! Impossible dans mon coffre...

Georgette, *se mouchant* – J’ai commandé une camionnette, elle va arriver.

(*Elle tousse, se bouche à nouveau les oreilles*) Ce boucan, cette pollution, ça vous donne

envie de vite regagner votre cellule...

Béatrice – Excellente idée ! (*Découvrant le pantalon à trous de Georgette*) C'était aussi une prison pour les mites ?

Bérénice – La mode ! (*Elle lui montre les trous dans son propre jeans*) Et tu gardais cet oiseau dans ta cellule ?

Georgette – Einstein adopté par toutes, gardiennes comme détenues.

Attention, il comprend tout, il est très intuitif, très sensible, beaucoup plus que l'humain moyen. Einstein, voilà ma fille et ma petite-fille...

Hercule, c'est mon robuste ficus benjamina, c'est mon garde du corps, il repousse le méchant avec ses effluves de particules.

Bérénice – Je n'ai pas déjeuné, je peux manger ta pomme ?

Georgette, *elle crie* – Simone ! (*S'empare de la pomme*) Jamais !

Elle est avec moi depuis 30 ans et plus vivante que jamais, Simone a été mon dé clic.

Bérénice – Pourquoi Simone ?

Georgette – En hommage à Simone de Beauvoir, on ne naît pas femme on le devient, la phrase la plus géniale de ce siècle ! Mais oui, Hercule, ça vaut aussi pour les plantes, on ne naît pas plante, on le devient ! Et pour les animaux volants, Einstein, of course ! Pour tout vivant !

Bérénice, *monologue intérieur* – Un peu beaucoup pétée la mémé, 30 ans de tôle, ça vous secoue les neurones, et carrément hors service pour le job d'espionne !

Béatrice – Tu es certaine d'avoir réservé une camionnette ?

Georgette – Tout fonctionne là-dedans et encore mieux qu'avant. Pas de journal, pas de radio, pas de télé, déconnectée de l'actualité, volontairement coupée du monde et de tous ces bouffons vaniteux qui le font tourner en bourrique...

Ah, quel délice, se concentrer sur l'essentiel...

Bérénice – 30 ans sans savoir ce qui se passe, c'est dingue !

Georgette – Quelques nouvelles du monde colportées et déformées par des détenues ou par des cheffes, mais rien de vital.

Bérénice – Tu as retenu quoi ?

Georgette – Des conneries : la mort de Lady Di, la naissance d'une brebis, Dolly, les États qui ont payé la faillite des banques et les banquiers qui ont été récompensés, des gens habillés en jaune canari qui mettent le feu aux Champs-Élysées, un génie de la télé-réalité à la Maison Blanche et un jeune mec à L'Élysée qui promet du travail si on traverse la rue, des trottinettes qui remplacent les voitures, les attentats de ces timbrés qui ont rendez-vous au paradis avec une centaine de vierges, la mort de...

Bérénice, *l'interrompant* – Les attentats, tu penses que les services secrets sont dans le coup ?

Georgette – Moi, je ne suis plus dans le coup. Le monde a changé, mais pas les hommes, car la planète s'en va à vau-l'eau, go to the dogs disent les Américains.

Voilà la nouvelle essentielle. Le reste... Et Armand, il n'est pas là ?

Bérénice – Tout le monde te croit morte avec tous les honneurs.

Georgette à Béatrice – Elle a de l'humour, ta petite. La honte de la vieille mère mise sous les verrous.

Béatrice – La honte d’une mère qui a refusé de voir sa fille qui avait 11 ans et qui l’a abandonnée sans un mot à un oncle et à une tante...

Georgette – J’avais mes raisons.

Béatrice – Et moi, les miennes de t’effacer à jamais.

Georgette – Je comprends, je ne t’en veux pas.

Béatrice – Il manquerait plus que ça !

Bérénice – J’ai dû rater un épisode.

Georgette à Béatrice – Sache que j’ai toujours été victime dans ma vie.

Sauf en prison où je me suis libérée, c’est pour ça que j’ai envie d’y retourner.

*(Elle crache par terre)* Même l’air a mauvais goût.

Un petit casse, je vous passe l’oseille et moi, je retourne au frais et au calme !

Béatrice, *monologue intérieur* – Mais qu’elle y retourne dans sa prison !

Et que ce cauchemar en finisse ! Si elle pouvait s’exiler, s’évaporer, avaler son acte de naissance, mais qu’est-ce que je vais raconter à Armand, à Bérénice, non, mais quelle merde, mais regardez-la avec sa pomme et son volatile !

Georgette – Faut absolument que je remercie Thibaut et Christine de s’être occupés de toi.

Béatrice – Une obligation en moins, ils sont morts, et vraiment morts, il y a 10 ans.

Georgette – Suicide ?

Béatrice – Cancer simultané.

Georgette, *après un silence* – C’est eux qui m’ont enterrée vivante ?

Bérénice – Quand Oncle Thibaut et Tante Christine me parlaient de toi, ils étaient admiratifs. Ils racontaient tes exploits.

La manière dont tu tuais les mecs...

Georgette – Ah oui, le coup du champagne ?

Bérénice – Non, ton côté sniper...

Georgette, *l’interrompant* – Elle est là ! Elle est là, la camionnette !

*(Riant)* Bon, le casse, ce sera pour plus tard. Einstein est épuisé et moi aussi.

Voilà mon adresse, laissez-moi une semaine, vous venez quand vous voulez et si vous le voulez, après toutes ces années, j’ai tant de choses à vous dire.

Des révélations.

*Elle s’empare d’une valise. (À la pomme)* En voiture, Simone !

Noir.

## SCÈNE V

*Studio de Georgette, il y a encore pas mal de valises à terre qui ne sont pas déballées.*

*Elle prend des notes tout en buvant avec délectation une coupe de champagne.*

*On peut voir quelques bouteilles alignées sur une étagère et quelques cadavres par terre.*

*Et soudainement, elle déchire sa page, et la jette en boulette au bout de la pièce.*

Georgette, *monologue intérieur* – Je n’arrive pas à me concentrer, mon pauvre Einstein. Plus l’habitude d’être en liberté c’est-à-dire prisonnière d’un tas d’obligations : ici, personne ne me sert, personne n’organise mon quotidien, je dois tout faire moi-même et j’ai tant d’autres choses urgentes à faire et à résoudre !

(*Elle regarde Einstein et hausse les épaules*) Tu t’en fiches ! De vous trois, seule Simone me comprend vraiment, car son Sartre, il ne levait pas le petit doigt pour lui donner un coup de main domestique. (*Elle écoute la pomme*) Je connais ta formule : « L’homme intello, handicapé dans la maisonnée, la femme intello, bonne à gogo... »

*Elle se remet à écrire.*

Tu vois Hercule, tu as une vie de ficus sédentaire tellement pantouflarde qu’elle semble stupide... mais, je t’observe depuis longtemps et moi je sais que tu es redoutablement intelligent : comme tes copains et tes copines, tu pèses le pour et le contre avant de t’élancer vers la lumière. Germer ou ne pas germer, voilà la question.

Et toi, tu décides. Nous, on subit. (*Elle écrit, pensif*) Ça se tient. (*Elle se sert une autre coupe de champagne et écrit*) « Germer ou ne pas germer, voilà la question. L’intelligence des plantes se passe de cerveau, car elles sont toutes entières leur propre cerveau. » Einstein comme Hercule, vous pensez différemment : vous êtes une intelligence du troisième type. (*Elle écrit*) « Troisième type. »

*On frappe à la porte.*

Georgette – Oui, cheffe ?... Euh... qui est là ?

Bérénice – Bérénice

Georgette – Entre !

*Elle entre et l’embrasse.*

Bérénice – Tu m’appelles cheffe ?

Georgette – Réflexe conditionné comme le chien de Pavlov.

Bérénice – Et moi, je t’appelle comment ?

Georgette – Georges. En prison, tout le monde disait Georges. Je contrôlais un peu tout et comme ce sont encore la plupart du temps les hommes qui dirigent...

Bérénice – Tu es au champagne !

Georgette – Mon seul luxe pendant 30 ans ! Et toujours bien frappé ! Une coupe ?

*Elle lui sert une coupe et s’en ressert une autre.*

Georgette – Santé !

Bérénice – Santé ! Grand-mère Georges....

Georgette – Ah non pas grand-mère, mère-grand ou mamy ou mémé, ça fait vieille tarte,

Georges tout court, c'est parfait !

Bérénice – Georges tout court (*elles rient toutes les deux*), j'ai besoin de savoir. De comprendre.

Georgette – Mieux vaut comprendre peu que comprendre mal.

Bérénice – Pourquoi la famille a-t-elle caché ton existence ?

Georgette – Les gens sont méchants. J'aurais fait la même chose.

Bérénice – Mais pourquoi la perpétuité pour une espionne infiltrée qui a tué, c'est son job, non ? Ton mari, lui, il est vraiment mort en mission ?

Georgette – Beaucoup de questions... mais tu m'embrouilles avec tes infiltrations et tes espions. (*Elle boit une gorgée de champagne*) Écoute, pour faire simple, c'est moi qui ai tué mon mari.

Bérénice, *soufflée* – Toi qui as buté...

Georgette, *la coupant* – Il m'espionnait, il me traquait, un double visage. Dangereux. Un vrai terroriste... de l'émotionnel.

*On frappe à la porte.*

Georgette – Entrez. (*Béatrice entre.*) (*À Bérénice*) C'était une sombre crapule.

Béatrice – On parle de moi ?

Bérénice, *en colère* – Non, de ton père ! Que ta mère a dû liquider...

Béatrice, *l'interrompant* – Ma mère n'a jamais été agent secret.

Bérénice, *interloquée* – Quoi ?

Béatrice – C'est mon oncle et ma tante qui ont inventé ça pour m'éviter la honte d'être la fille d'une meurtrière qui a assassiné mon père de sang-froid...

Georgette, *amusée* – Comme dans un film d'agent secret.

Béatrice – Et tu oses encore plaisanter avec ça !

Georgette – Oui, je revendique cet assassinat et j'en suis fière et Simone aussi !

Bérénice, *monologue intérieur* – Alors, c'est quoi, ce foutoir?!...

Béatrice – Et moi, j'ai dû vivre avec le secret de ton acte monstrueux.

Georgette – Impérieux ! (*À Einstein*) Elle ne sait rien de toute cette affaire...

Mais tu dois tout dire à ton mari.

Béatrice – Jamais. Il ne comprendrait pas.

Bérénice – Toujours à critiquer papa, il comprendra, ce n'est pas toi qui as menti, c'est oncle Thibaut et tante Christine.

Georgette – Ça, c'est cohérent.

Béatrice – C'est écœurant, oui ! Un mensonge de 30 ans.

Bérénice – Il est pas con, il comprendra la situation.

Béatrice – C'est ton père, Bérénice, moi, c'est mon mari et je connais ses crises de colère. La vérité pour tous, moi y comprise, c'est que tu es morte dans une mission et que tu n'es plus qu'un petit tas de poussière.

Georgette, *ironique* – Moi, mon statut de défunte et de sous-marin me convient fort bien, n'est-ce pas Simone ?

Béatrice (*À Bérénice*) – Bon, je te laisse avec la morte et Simone...

Georgette (*À Bérénice*) Tu pars déjà ? Une petite coupe ?

Béatrice (*À Bérénice*) Je vais travailler, moi, je ne vis pas depuis 30 ans aux crochets de l'État, alors je vais faire cracher un contribuable pour permettre à des gens comme toi de biberonner au champagne !

(En faisant un signe de la main)

Et toi Bérénice, motus !

*Elle sort.*

*Silence.*

Georgette – Elle est à cran, ta mère.

Bérénice – Toujours morose, on ne riait pas beaucoup à la maison. Moi aussi, je reprendrais bien une petite coupe.

Georgette – Agent secret ! Tu vois ça Hercule, ta Georgette, agent secret !

Mais, jamais je n'aurais pu tuer quelqu'un de sang-froid !

Bérénice – Tu as flingué ton mari.

Georgette – Lui, je le connaissais ! Et c'était prémédité.

Je te raconterai plus tard, le champagne me monte un peu à la tête.

Parlons de toi : quels sont tes projets ?

Bérénice – Bof. Bof. J'hésite entre la sociologie et la manucure.

Georgette – Le grand écart. Mais on peut concilier les deux ! Les mains parlent et surtout ceux et celles à qui elles appartiennent.

Bérénice – C'est Einstein qui vient de te souffler ça ?

Georgette, *coupante* – Pas besoin d'un homme pour réfléchir, ma chérie.

Parle-moi de ton amoureux...

Bérénice, *après un court silence* – Pffff... des mecs de passage. Des mecs sex-toys.

Georgette – Des hommes gonflables ?

Bérénice – Des mecs comme des jouets sexuels.

On prend, et puis on jette.

Georgette – Comme les jeans troués, c'est tendance ?

Bérénice – Aucune envie de m'attacher. Les hommes, c'est pas un cadeau et les femmes sexuellement, ça ne me branche pas.

Et toi, en prison, tu...faisais comment ?

Georgette – Ah, déjà une question de sociologue ! On se débrouille. On bricole.

(*Gorgée de champagne*) En prison, rien ne se dit, mais tout se sait.

Pas d'intimité. Mes premiers mois, c'était galère. Sans fric, tu es misérable. Alors tu fais des choses... que tu essaies de vite oublier.

Bérénice, *d'une voix blanche* – On t'a... violée ?

Georgette – Non, jamais... Le premier mois, je me déshabillais devant la fenêtre, je me caressais et à l'étage du dessous et un détenu me matait dans une glace en faisant son affaire et ainsi j'obtenais un peu de shampoing, un sucre ou une cigarette...

Après je me suis mise au poker. Je suis devenue imbattable et sans tricher. Même le Directeur a perdu 20.000... euros en 30 ans ! Quant au sexe...

Bérénice – Tu devais être frustrée à mort ?

Georgette – L'humour un peu gras, c'était l'exutoire de ces femmes qui passent leurs journées à attendre, mais attendre quoi ?

Moi, j'agissais, je n'attendais rien. Au début, je me maquillais, je me coiffais comme pour ne pas oublier que j'étais une femme comme la voit la société : pomponnée. Après j'étais moi-même, Georgette et Georges !

Quand j'étais chargée des menus, j'avais demandé de ne servir que des bananes coupées en rondelles, j'en avais marre de ces vanes avec les bananes, les concombres, les courgettes, mais je me suis rendu compte — et je m'adresse à la future sociologue— que c'était un jeu de connivence et de ritualisation de l'usage masturbatoire.

Bérénice, *épatée* – Finalement, Georges, je te préfère en intello et en féministe qu'en barbouze. Tu as encore du champagne ?

Noir.

## SCÈNE VI

*Georgette marche dans la rue, elle rentre chez elle avec un sac assez léger de quelques commissions.*

*On voit quelques bouteilles de champagne dans ses emplettes.*

*Bruits variés de klaxons, une clameur citadine. Elle s'arrête parfois, elle regarde un peu éberluée le spectacle de ce va-et-vient bruisant.*

*De temps en temps, quand elle parle à Simone, elle sort la pomme de sa poche.*

Georgette, *monologue intérieur* – La prochaine fois, je me fais livrer à domicile, pouah ! ces super-marchés qui débordent et dont la moitié des marchandises se retrouvera demain à la poubelle. Inconscients d'inhumains !

*(Elle se racle la gorge, puis crache par terre)*

Je les sens coller dans ma gorge et dans mes poumons ces sulfates, nitrates, ammoniums, chlorures de sodium, carbones, heureusement que j'ai laissé mon Einstein dans le studio !

*Fin du monologue intérieur, elle s'adresse avec véhémence à un ou des passants.*

Mais oui, bousculez-la, la vieille, regarde Simone comme ça court dans tous les sens, tous ces grains de sable stressés dans un océan cosmique de beauté qu'ils n'aperçoivent même plus. Créer des galaxies pour en arriver là, ce sont eux les assassins, pas moi !

Je me suis acheté un pistolet d'alarme, on ne sait jamais dans ce monde de fous !

Quand je pense qu'à l'origine des origines, Simone, pour la densité de l'univers si tu changeais un chiffre à la sixième décimale, tout basculait : pas d'étoiles flamboyantes,

pas une once de vie, rien et moi, je ne serais pas là pour vous dire que j'en ai marre de voir où croule le monde !

Faut absolument que je termine ma théorie du vivant !

*Brusquement, elle s'arrête. Émerveillée.*

Regarde Simone, les cimes des arbres ne se frôlent, ne se touchent jamais : les arbres, ce sont de grands timides...

*Noir.*

## SCÈNE VII

*Studio. Georgette semble plongée dans une intense réflexion.*

*On frappe plusieurs coups à la porte, entrent Béatrice et Bérénice agitant chacune un journal à la main.*

Béatrice, *excitée* – Toute une double page sur toi !

Bérénice – Georgette L, détenue modèle !

Béatrice – Auteur de 3 thèses !

Bérénice – Triple doctorat !

Je cite « A la lisère entre la physique quantique, la bioéthologie et la philosophie » ...

Whâââââ !

Béatrice – Toi qui avais un petit diplôme d'institut et qui n'as jamais enseigné !

Bérénice, *lisant le journal avec étonnement* – Même des scientifiques ont l'air de te prendre au sérieux !

Béatrice, *Heureusement* – Georgette L. : tu restes anonyme.

Georgette – Je signe toujours Georgette L.

Pour survivre en prison, il faut cultiver le souci de soi et profiter au maximum de la détention.

J'ai suivi des cours par correspondance, passé des examens, puis la recherche et trois doctorats en parallèle. Dans ma cellule, mes cellules grises turbinait à fond la caisse.

Béatrice – Le journal ajoute même que le Roi pourrait t'anoblir !

Bérénice – Baronne Georgette ! Ou Marquise !

Béatrice – Ou Princesse tant qu'on y est !

Georgette, *ironique, tout en prenant une bouteille de champagne* – Je vise plutôt le Nobel !

Bérénice – Et tu nous as caché tout ça !

Georgette, *assez froide* – On n'a pas eu le temps de parler, sauf d'espionnage et de mon présumé cadavre : on ne se confie pas à des gens qu'on ne connaît pas (*regardant sa fille*) et qui n'ont pas envie de faire votre connaissance.

Bérénice – Tu as trouvé quoi avec tes doctorats ?

*Elle fait sauter un bouchon de champagne.*

Georgette, *servant les coupes* – Le lait des vieux... ça fait pétiller l'intelligence ! (*Court silence*) J'ai travaillé à relier les branches du vivant. Tout ce qui vit, tout ce qui vibre : humain, plante, animaux, minéraux, toutes ces choses reliées par des ondulations invisibles jusqu'aux confins de tous les univers...

Bérénice – T'avais même pas un microscope dans ta cellule !

Georgette – Je fais de la théorie, pas de petites expériences de laborantine.

Bérénice – Tu parles à une pomme, à un oiseau, à une plante. Comme expérience, ce n'est pas très...

Georgette, *l'interrompant, elle se met à marcher tout en parlant avec ferveur comme un orateur qui harangue une foule* – Justement, c'est Hercule et Einstein qui m'ont mise sur la voie du vivant multiquantique. Exemple simplet : la pieuvre avec son corps sans squelette, ses 3 cœurs, ses huit bras et ses 500 millions de neurones pense à 9 choses à la fois, elle est capable de ruse, d'invention et d'innovation. Elle survivra à notre espèce, la pieuvre est plus douée que nous alors que des demeurés battent les poulpes sur les pierres et les mangent grillés.

Et les dauphins, ils sont arrivés à une sagesse que nous n'atteindrons jamais : ils pratiquent l'altruisme généralisé. L'humain, altruiste ? Quand ça l'arrange et ça l'arrange rarement.

Et les plantes qui ont une mémoire fantastique : elles prennent des décisions plus vite que nous ! Elles ne sont pas nées de la dernière gelée, hein, mon Hercule !

Avant de mettre un pétale dehors, elle traite l'information en tournant sa petite racine plusieurs fois dans sa graine. Nous, on vient d'arriver, elles étaient là bien avant nous, ce sont des... extra-terrestres ! Oui, Hercule est un extra-terrestre...

Bérénice, *sans malice* – Et bien ça, je ne m'en serais pas douté...

Georgette – Nous, on perd nos neurones plus on vieillit, les plantes, c'est le contraire, plus elles prennent de l'âge, plus elles accroissent leur nombre de cellules.

Elles sont les maîtres du temps. C'est la leçon qu'elles m'ont donnée.

Faut comprendre et accepter leur radicale altérité !

Bérénice, *béate, admiratrice* – Toi, tu vas avoir ton Nobel !

Georgette – Pas sûr. Einstein chante moins, Hercule a perdu sa vigilance, il se laisse gober par les pucerons et ma Simone déprime : je dois l'astiquer chaque matin pour faire briller sa pelure. Pierres, plantes, animaux doivent nous prendre pour des cinglés, ce que nous sommes. Je parle aux plantes, mais je m'y prends mal, elles doivent se moquer de moi, les caresses, ça marche mieux, les corolles rigolent. Ménage, bouffe, courses, tout me distrait. (*Bougonne*) Plus le temps de rien faire.

Béatrice – Tu te plains tout le temps, moi je dois travailler, un métier qui ne me plaît pas plus que ça et toi, tu as pu faire tes thèses tranquillos aux frais de l'État en me larguant...

Georgette, *lui prenant la main* – Faut qu'on parle.

(*Monologue intérieur*) Tout leur dire, c'est le moment, mais comment ?

Revivre ça, remuer tout ça, je leur dois bien ça...mais par où commencer ?

(*À voix haute*) Oui, faut impérativement qu'on parle.

Bérénice – C'était qui mon grand-père ?

Georgette, *court silence* – Un monstre. Je suis restée 20 ans avec un monstre.

Fascinée. Envoûtée. Amoureuse. N'ayant connu que lui et acceptant tout.

Les coups, les insultes, les menaces, les humiliations et privations quotidiennes.

Cloîtrée à la maison.

Il a même déchiré « mon diplôme de merde » comme il disait et en a fait du papier cul.

Il m'a coupée du monde. J'étais prostrée. Pétrifiée.

Et le comble, toujours folle amoureuse de lui.

(À Béatrice) Avec toi, enfant, il était charmant, le papa-gâteau, mais dès que tu n'étais plus là... (Elle pleure)

Béatrice, *toujours froide* – Je ne savais pas, je ne me souviens plus de rien. Tu m'as transmis du vide.

Georgette – J'espère qu'un jour, tu me pardonneras.

Béatrice – À qui pardonne-t-on ? À quoi ? Lui as-tu pardonné ?

Georgette – Non. Je vais te dire pourquoi.

(*Court silence. Elle semble défaite.*) Il me baisait comme un objet quand ça lui prenait, je l'avais intégré dans mon baignoire intérieur, mais un jour, tu devais avoir 11 ans, il m'a dit d'une voix calme, tu ne m'excites plus, je vais un peu jouer avec ta fille et il se mit à rire, un rire sardonique qui sortait du plus profond de sa perversité... Et ce jour-là...

Bérénice – Tu l'as tué !?

Georgette – Non, j'ai ruminé des plans... Le couteau, une arme, je n'en avais pas la force...

j'ai pensé à la ricine, mais ce n'était pas sûr à 100%. Puis j'ai lu tout Agatha Christie...

l'arsenic, la strychnine, mais j'ai préféré le cyanure dans le champagne des Dix petits nègres.

Il adorait le champagne et m'empêchait d'en boire, il en buvait deux, trois coupes le soir avant de s'en prendre à moi... Alors une seringue et du cyanure...

Il a siroté sa coupe... il a fait une drôle de grimace... J'étais calme... Tu n'auras jamais

Béatrice... tu vas crever et j'aurais dû faire ça il y a longtemps... vite un docteur, une

ambulance...il articulait déjà difficilement et de la bave mousseuse coulait de sa bouche,

c'était grisant, je me délectais de ses yeux horrifiés, de ce corps de porc qui se tordait, il

suffoquait et moi, je buvais lentement ma première coupe de champagne...

J'ai toujours gardé un peu de cyanure, on ne sait jamais.

Noir.

## SCÈNE VIII

*Studio de Georgette. Béatrice entre avec une plante.*

Georgette – Il ne fallait pas !

Béatrice – Hercule a besoin de compagnie, il est déprimé, tu l'as dit.

Georgette – Lui, c'est un ficus prétentieux et elle, une plante ficus robusta qui n'aime pas les courants d'air. (Elle dépose la plante à côté d'Hercule et en se penchant, lui dit) Tu

t'appelleras Hébé.

Béatrice – Pas très joli, Hébé... comme hébétée...

Georgette – C'est le vrai nom de la femme d'Hercule, Hébé !

Pas sûr qu'ils vont s'entendre tout de suite. Comme nous, faudra du temps.

Béatrice – Oui, du temps... Mais pourquoi aux Assises, tu n'as rien dit ?

Georgette – Parce qu'on ne m'aurait pas cru. Même mon avocat ne me croyait pas.

Ton père mettait tout le monde dans sa poche, les témoins de moralité l'ont décrit comme un saint, un génie face à moi, la sorcière mythomane et machiavélique et puis j'étais une loque lessivée. Une épave.

Béatrice – Si plus tard, tu m'avais expliqué à moi pourquoi tu avais tué papa, j'aurais eu une vie différente.

Georgette – Ton oncle et ta tante ont inventé à mon insu une histoire héroïque de bande dessinée pour l'image extérieure et au début, ils ont fait barrage pour que je ne te voie pas et moi, j'ai cru que c'était mieux pour toi.

Béatrice – Ce ne l'était pas.

Georgette – Je me suis trompée. Je m'en excuse.

Béatrice – Aurais-je été plus heureuse ? Pas sûr...

*Un silence.*

*Georgette en profite pour poser un essuie sur la cage d'Einstein.*

Georgette, (*Bas*) – Ta vie privée ne regarde pas Einstein. Tu n'as pas l'air très heureuse. Pourtant ta fille est chouette ! Si c'est le boulot, change !

Béatrice – Tu crois que c'est si facile à mon âge de retrouver un emploi !

Tu rêves ! Et puis ça m'amuse les visites où je harcèle les contribuables et où je perçois leur fureur, les hommes surtout, quand je leur fais un beau redressement. Avec les mères célibataires, je suis plus cool.

Georgette – C'est de la compensation, mais c'est bon pour ta santé.

Il faut que tu me présentes ton Armand.

Bérénice me dit qu'il est charmant, charmeur, drôle, attentionné...

Béatrice – Avec elle.

Georgette – Pas avec toi ?

Béatrice – Ça dépend des jours. Pas envie d'en parler.

Georgette – Je suis quand même ta mère.

Béatrice – Depuis peu.

*Silence.*

Georgette – Tu l'as rencontré comment ton Armand ?

Béatrice – À un cours de tango. Il dansait comme un dieu, il parlait comme un dieu, il avait une belle situation, il me comblait de cadeaux, m'emmenait au bout du monde... La vie ne m'avait pas donné grand-chose. Au début, j'ai cru que c'était le Prince Charmant, j'étais sa princesse de tous les instants, il anticipait tous mes désirs, on était un duo de rêve, mes

copines crevaient de jalousie, il valorisait même mes défauts.

Mes grosses fesses devenaient pulpeuses, mes petits seins, attendrissants, mes jambes arquées, c'étaient celles de Marilyn... L'homme idéal, quoi.

Georgette – La figure du Père disparu ! Un Œdipe rétroactivé comme chez les bonobos...

Béatrice – Merci pour la comparaison !

Georgette – L'amant bonobo, métaphore paternelle, rassure.

Béatrice – Oui, il me redonnait une confiance du feu de Dieu.

Georgette – Je culpabilise : si j'avais été là, je t'aurais mise en garde.

Béatrice – Je ne t'aurais pas écoutée, j'étais foldingue de lui.

Mariage dans un château digne de Walt Disney, orchestre symphonique, tango, valse, feu d'artifice, buffet royal, 300 personnes, un rêve éveillé, j'étais folle de bonheur.

Georgette – Et ça n'a pas duré ?

Béatrice – Au bout d'un an, il est devenu peu à peu arrogant, méprisant, excessif, jaloux sans raison, méchant même, malfaisant... Pour un anniversaire, il m'a offert POISON, un parfum que je déteste, je le lui avais dit, c'était celui de sa secrétaire...

Il a vite transformé la déesse en paillason...

Georgette – Et ta fille laissait faire ?

Béatrice – C'est un manipulateur de génie, il l'a montée régulièrement contre moi, pour elle, son père, c'est sacré. Et devant lui, je suis nulle. Je n'existe pas.

Depuis deux ans, Bérénice a beaucoup changé, elle habite seule, elle a des coups de colère, elle fume du shit... Et depuis qu'elle n'est plus là, il se déchaîne.

Tout est de ma faute, je ne vais pas assez vite, je vais trop vite... il donne des ordres puis se mure dans le silence, « on ne parle pas aux meubles », c'est sa nouvelle phrase ou encore « même les chaises hurlent quand tu t'assois » ...

Georgette – Quitte-le.

Béatrice – Je ne peux pas.

Georgette – Quitte-le !

Béatrice – On se ressemble finalement. Comme toi, tu ne pouvais pas quitter papa.

Georgette – C'était une autre époque, aujourd'hui on divorce comme on prend l'avion.

Béatrice – Mon couple, c'est le Titanic sans l'orchestre et je n'ai même pas le courage de sauter dans une barque....

Georgette – Je suis là maintenant, ma chérie: on va planifier le divorce et je connais un ancien détenu de ton âge, Didier, un pâtissier qui travaillait au black ; sans jeu de mots, une pâte d'homme, et il fait de fabuleux merveilleux... et des meringues de dingues !

Béatrice, *en souriant* – Tu as tout réglé : divorce, remariage et desserts assurés !

Georgette, *monologue intérieur* – Tu vois, Simone, son Armand, voilà, dans toute son horreur, un beau spécimen de pervers narcissique ! Je dirais même de pervers magnifique !

Noir.

## SCÈNE IX

*Studio de Georgette avec Bérénice.*

Georgette – Ce sont toutes des questions de sociologue que tu me poses.

La surveillante, c'est un couteau suisse, elles sont multifonctions et si tu te comportes avec empathie, elles deviennent parfois des amies. Ginette est venue hier, on a bu du champagne et on a bien ri. Regarde Einstein et Hercule, ils étaient aux anges de la revoir.

Bérénice – Et les maladies les plus courantes ?

Georgette – Dermato, pneumo et gastro.

Trois règles absolues : un : amitié en prison amitié de carton.

Deux : toujours fermer la porte derrière soi.

Et trois : en promenade, tourner en rond dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Bérénice – Pourquoi ?

Georgette – Sais pas. Tiens, à propos, comment il est ton père ?

Bérénice – Il est comme tous les hommes, mais c'est un super papa.

Georgette – Comme tous les hommes ?

Bérénice – Il a ses idées. Il est brillant et le sait. Il peut être brutal dans les mots avec ses ennemis.

Georgette – Et avec ta mère ?

Bérénice – Du zigzag. Elle est souvent à cran. Je les entendais se disputer dans la chambre, ça criait, alors papa sortait, il levait les yeux au ciel : « ta mère, c'est pas un cadeau, mais je l'aime ». Parfois, il pleurait et me prenait dans ses bras et me disait « heureusement que je t'ai »... Pour un homme, il est potable.

Mais je suis contente de ne plus habiter chez eux.

Au début j'avais une coloc, une copine déprimée et son chien aussi était sous antidépresseurs et il bouffait les portes, les vêtements et aboyait sans raison (*elle rit*) là, je suis seule, délicieusement seule.

Georgette – Einstein se demande pourquoi tu n'aimes pas les mecs.

Bérénice – Je les aime pour baiser. Le reste... (*Avec provocation*) Toi-même, tu en sais un bout sur la question.

Georgette – Je n'en ai connu qu'un et c'était le pire. Mais il doit y avoir des mecs merveilleux. En prison, aux autres étages, j'ai rencontré des hommes qui...

Bérénice, *l'interrompant* – Ils sont restés plus mammifères que nous, non ?

Georgette – J'ai pas étudié la question, c'est sans doute plus culturel qu'inné.

Bérénice – Les mecs méprisent ce qu'ils désirent et donc je les méprise : match nul !

*Silence. Georgette, songeuse, caresse Simone. Bérénice ne semble pas à l'aise.*

Georgette – Écoute, je suis ta nouvelle grand-mère. Tu dois tout me dire, ma petite chérie.

Bérénice – Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Que je vais devoir cotiser pour payer une pension à des vieux qui ont profité de tout et qui me laissent une planète dégueu... Que...

Georgette, *l'interrompant* – Pas de généralités... Dis-moi ce que tu n'as jamais dit à personne.

Bérénice – J'ai rien à te dire de particulier. Lâche-moi.

Georgette – Ce qui te tracasse.

*Silence.*

Georgette – Les grands-mères, ça sert à ça. (*Elle lui prend la main en souriant*) Elles sont près de la tombe et ce sont des tombes.

*Silence.*

Georgette – J'ai un radar, là. (*Elle montre le sommet de sa tête*) Je sens bien que quelque chose te ronge et ça me tourmente, moi !

Bérénice – Tu ne lâches jamais, toi !

Georgette – Jamais, ma puce. 30 ans de tôle, ça rend coriace.

*Subitement, Bérénice éclate en sanglots.*

*Georgette la prend dans ses bras.*

*Einstein gazouille de plus belle.*

Bérénice – Je peux pas, je peux pas...

Georgette – Mais si, mais si... Je peux tout entendre, j'ai tout entendu dans ma vie carcérale...

Bérénice – Pas tout, pas ça...

*Silence.*

Georgette – Tu me raconteras une prochaine fois.

*Court silence.*

Bérénice – Il y a deux ans, je traversais le parc devant chez nous en pleine nuit, je rentrais d'une soirée... et un type est sorti de nulle part, il m'a bousculée et jetée par terre, m'a traînée derrière une haie malgré mes cris, il était déjà à moitié nu, son sexe en érection, il a déchiré ma blouse en m'embrassant, (*court silence*), ça va être bon, tu en veux, non, il répétait ça comme un détraqué en arrachant mon froc... et en plaquant sa main sur ma bouche... Je pouvais à peine respirer..

Georgette (*Elle l'entoure de ses bras*) – Oh mon Dieu...

Bérénice – Alors sans réfléchir, j'ai pris le couteau scout que papa m'avait offert et je le lui

ai planté dans le dos avec une force et une fureur... il s'est écroulé par terre en m'insultant et... là, j'aurais pu m'enfuir, appeler de l'aide... j'étais déchaînée, je lui ai donné encore au moins un ou deux coups, ou trois, je ne me souviens pas, j'étais folle de rage...

Georgette – Tu étais une victime.

Bérénice – Je suis une meurtrière !

Georgette – Légitime défense. Force irrésistible. Acquittement assuré. Tu étais déboussolée.

Bérénice – Je l'ai tué, c'était une ordure, mais je l'ai tué.

Georgette – C'était lui ou toi.

Bérénice, *blessée* – Je sens encore ce couteau qui s'enfonçait. Son odeur d'homme. Son odeur d'animal.

Georgette – Et tu n'as rien dit à personne ?

Bérénice – Les parents, on ne communique pas beaucoup. Les copines, pas confiance. J'avais beaucoup bu à la soirée, si j'avais raconté tout ça, on aurait dit que j'étais consentante.

Georgette – Et le couteau ?

Bérénice (*Elle le sort et l'exhibe*) – Je l'ai gardé, mais j'ai brûlé la lame à l'alcool et il a trempé dans de l'essence de térébenthine pendant des semaines. Plus de traces.

Georgette – Tu as bien fait. Tu es innocente, tu es une héroïne. Tu es ma digne petite-fille. Je suis fière de toi. Et Simone aussi.

Bérénice, elle rit à travers ses larmes – Et la police a conclu à un crime sadique.

Georgette – Un violeur en moins et dans notre famille... (*Elle rit*) deux vermicides ! deux pourrituricides ! Ça se fête. J'ouvre une bouteille.

Bérénice – Je mets tous les hommes dans un même sac : des sex-toys. Avec eux, maintenant, c'est moi qui contrôle la situation.

*Noir.*

## SCÈNE X

*Studio de Georgette.*

Georgette – Hébé, Hercule, vous êtes forcés de vous entendre, la pièce est petite, je sais qu'on respire mal, mais c'est l'époque. Comme disait Darwin, faut s'adapter sinon on crève. Quoi ? Vous voulez que je vous plante dans le même pot ?

Pour faire la paix ou la guerre ? Pour vous entraider ou vous entretuer ?

Là, pistil et étamine font grise mine... Dans la mythologie, vous vous êtes aimés, alors vous pouvez faire un effort dans ma cuisine !

*On frappe à la porte*

Georgette, *réjouie* – Ça, c'est ma fille.

*Béatrice entre, elle a un œil au beurre noir.*

Georgette – Qu'est-ce qui t'arrive ?

Béatrice – Un contribuable furibard.

Georgette – Ça, c'est Armand.

Silence.

Béatrice – C'est Armand.

Georgette – Et tu te laisses faire ?

Béatrice, *abattue* – Il pèse plus de 100 kilos... Il ne m'avait jamais frappée.

Il est persuadé que j'ai un amant, il hurle qu'il le tuera et moi avec, il doit me faire suivre, et comme je te vois souvent... et comme Bérénice ne passe plus à la maison, il en profite, il se contrôle plus...

Georgette – Tu dois porter plainte. Et tout de suite.

Béatrice – Ça ne sert à rien. Il est trop fort, il retourne tout à son avantage.

Georgette, *furieuse* – Tu t'avoues battue avant même de te battre.

Une femme est par nature en résistance à l'oppression !

Béatrice – J'essaie seulement de résister à la dépression.

Georgette – Montre-moi cet œil, j'ai un baume naturel de plantes qui fait des merveilles...

*Elle lui tamponne l'œil.*

*On frappe, c'est Bérénice.*

Bérénice – Salut la compagnie ! (À sa mère) Tu es bien amochée.

Béatrice – Me suis cognée ce matin.

Georgette – Tu vois, Simone, où en sont encore les femmes aujourd'hui.

À mentir même à leur fille. Non, c'est ton père qui l'a cognée !

Bérénice – Tu l'avais provoqué ?

Béatrice à *Georgette* – Tu vois...

Georgette – Ma petite Bérénice, ton père phantasme que ta mère a un amant et il l'a cognée. Co-gnée ! (*Désignant Béatrice*). Vic-time ! Ça manque de transparence dans cette pièce. J'en ai plus que marre de cette mascarade et de ces femmes qui ne se battent pas.

Béatrice – Tu es vraiment venue foutre la merde...

Bérénice – Pour une fois, je suis d'accord avec maman.

Georgette – Faut que les vérités soient dites.

Au moins deux. Ton père est un pervers narcissique... et il n'y pas qu'une meurtrière dans ce studio.

Béatrice – Tu dérailles complètement.

Bérénice – Tu avais promis.

Georgette – Je ne déraille pas et j'en ai assez des mensonges, de tous les mensonges.

Entre femmes, entre mère et fille, entre fille et mère, vous devez apprendre à communiquer l'essentiel. Prenez exemple sur eux (*elle montre Einstein et les plantes*).

Eux, ils se disent tout.

Noir.

## SCÈNE XI

*Studio de Georgette. Elle prend des notes tout en dialoguant avec plantes, oiseau et la pomme.*

Georgette – Je t’assure, Einstein, ce sont les vrais chiffres.

Notre espèce s’empare chaque année de 70% de la biomasse laissant quasi rien aux autres espèces...

Nous organisons votre génocide un peu avant le nôtre alors que nous sommes comme vous... ou presque et que certains d’entre vous nous survivront.

Et pas les plus sympas !

Les fourmis, les vers —ils sont déjà plus nombreux que nous !—, les fourmis—elles le méritent, elles bossent comme des dingues !— les scorpions et les bactéries, on les oublie toujours celles-là ! Vous m’écoutez ?

Je parle dans le vide, ça vous concerne, écoutez ça : les gagnants seront de petites tailles, très adaptables, omnivores et capables de vivre dans des conditions extrêmes.

Nous quatre, mes amis, à la poubelle ! (*Pensive*) Et avec tous ces problèmes de famille, moi, je n’avance pas, je piétine !

*On frappe à la porte.*

Georgette – Je suis là.

*Entre Béatrice en boitillant, avec son œil encore tuméfié.*

Georgette – C’est pas vrai ?

*Elle fait signe que oui et s’affale sur une chaise.*

Béatrice – Bérénice m’a tout raconté, je suis au bout du rouleau.

Georgette – Et ton mari persévère....

*Elle l’entoure de ses bras.*

Béatrice – Il m’a encore tabassée, je suis tombée par terre plusieurs fois, c’était terrible, mal partout, après, il m’a serrée dans ses bras, je t’aime, je t’aime tant...

J’en peux plus. Puis, il ne m’a plus dit un mot.

Georgette – Je vais appeler la police et un avocat que je connais.  
Ça ne va pas traîner.

*Brusquement, on tambourine à la porte avec une violence inouïe.*

*Voix excitée d'Armand*

Ouvrez ! Ou je défonce la porte ! Je sais que vous êtes là.  
Georgette, *d'une voix normale* – Entrez, c'est ouvert.

*Surgit Armand avec un couteau d'attaque.*

*Habillé assez chic. Cravate colorée et pochette.*

Armand, *hurlant* – Montre-toi ! Montre-toi !

*Il tourne comme un fou dans la pièce, cherchant l'amant imaginaire.*

*Il prend Béatrice par un bras et la menace avec le couteau.*

Armand – Où tu le caches, ce salaud, que je vous saigne tous les deux !

Georgette, *avec calme* – Il n'y a que moi.

Armand – Vous !? (*Il ricane*) C'est vous, l'amant ! Une lesbienne ! Une vieille lesbienne !

Georgette – Vieille, vieille, je ne suis pas tellement plus vieille que vous !

À 70 ans aujourd'hui, on fait encore de l'escalade.

Armand, *hors de lui, il brandit à nouveau son couteau et désignant Georgette* – Quoi, tu baisses avec ça !

Georgette – Je suis sa mère.

Armand – Elle est morte, vieille conasse !

Georgette, *désignant l'oiseau, en criant* – Arrêtez de beugler, vous faites peur à Einstein.

Armand – Je me fous de votre cochonnerie d'oiseau.

Georgette – J'ai été en mission pendant 30 ans. Vous le savez, je suis agent secret niveau 1.

Armand, *furieux et vulgaire* – Vous avez autant l'air d'un barbouze que moi, d'une tantouze.

Je vais vous saigner.

Georgette – Avant de m'égorger, mon cher Armand, consultez au moins mes papiers d'identité.

*Elle lui tend sa carte d'identité. Il l'examine sous toutes les coutures.*

Georgette – Je suis sa mère, Georgette. Vous pourrez faire une analyse ADN.

Armand – C'est impossible. Vous me prenez pour un con ?

Georgette – Faites une analyse ADN.

Armand – Sa mère est morte avec son mari en héros, votre frère m'a tout raconté.

(*Il menace à nouveau avec son couteau*) Vous m'enfumez avec vos salades.

Georgette – Asseyez-vous, je vous sers un verre d'eau et rangez votre couteau avant que je sorte mon flingue. Et je ne plaisante pas.

*Elle se lève et sort d'un tiroir son pistolet d'alarme et joue avec la crosse.*

*Armand recule d'un pas. Béatrice n'en revient pas. Puis Georgette le remet dans le tiroir.*

*Armand range aussi son couteau, un peu ébranlé.*

Georgette – Je suis toujours sur mes gardes. Je me planque dans cette garçonnère.

(À voix basse) Elle appartient à la CIA. Je suis toujours un sous-marin.

Et donc sur le qui-vive. Je serai pensionnée dans un bon mois (*elle rit*) avec un beau paquet d'oseille bien mérité.

Armand, *d'une voix soudain faible* – Je suis abasourdi.

Georgette – J'ai été agent dormant, agent provocateur, avec la CIA et le MI6, j'ai démantelé plusieurs réseaux internationaux, drogue, blanchiments, terrorisme.

Armand – Les attentats ?

Georgette, *mettant son doigt sur la bouche* – Mission d'État. Secret d'État.

Armand – Renversant!

Georgette – J'ai contacté ma fille, il y a quelques semaines, elle aussi me croyait morte, alors, vous imaginez le terrible choc, mon cher Armand...

Armand, *métamorphosé* – Je suis vraiment confus, piteusement confus.

Je ne sais comment m'excuser...

Georgette – Ne vous excusez pas, j'aurais réagi exactement comme vous.

Armand, *charmeur* – C'est vrai, vos 70 printemps, vous ne les faites, mais alors vraiment pas. Vous êtes magnifique !

Georgette, *monologue intérieur* – Pervers magnifique ! Manipulateur en direct ! Mais regardez-le faire le paon, ce salaud !

Armand – Le métier entretient, j'imagine.

Georgette – Entraînement quotidien. Régime drastique.

Armand, *mielleux, s'inclinant devant Georgette* – Je suis navré de vous avoir insultée aussi grossièrement et j'ai honte de ma conduite impardonnable.

Georgette – Je vous pardonne et Einstein aussi, il vous a déjà adopté. Vous entendez, il gazouille pour vous le dire.

Armand, *entourant sa femme amoureusement* – Ma chérie, pardonne-moi aussi...

Je t'ai fait suivre, j'ai douté de toi, de ta fidélité....

Georgette – Elle comprend, n'est-ce pas que tu comprends, ma Béatrice ?

Béatrice, *un peu déboussolée* – Oui, oui, je comprends, depuis deux semaines, je viens presque chaque jour...

Armand – J'étais fou de jalousie, je t'aime tant. Tu es plus que la femme de ma vie.

Georgette – Ça se voit... Vous ne pouvez pas le cacher.

Armand – Tu es la femme de toutes mes vies.

Georgette – Ah c'est beau, aucun homme ne m'a jamais dit cela.

Armand – Mais votre mari qui travaillait avec vous, il est bien mort lui ?

Georgette, *des larmes dans la voix* – Oui, atrocement.

Armand – Oh, je suis désolé, je ne voulais pas...

Georgette, *de même* – On l'a torturé des semaines entières et mon héros n'a rien dit.

Et puis...

Béatrice – Non, maman, arrête ! Tu exagères !

Georgette – Ton mari doit savoir tout.

Armand – Ta mère a raison.

Georgette, *émue* – On l'a mis dans une cage aux lions pour le faire craquer. Une base ennemie en Afrique. Il n'a toujours rien dit et ainsi, il a sauvé une dizaine d'agents.

(*Presque en larmes*) Il a été déchiqueté et dévoré. Jusqu'au dernier morceau.

Armand – Monstrueux. Encore un titan dans la famille.

Béatrice, *monologue intérieur* – J'ai une mère hautement improbable. Elle devrait faire du théâtre, je vais moi-même finir par y croire, à toutes ces conneries...

*Court silence.*

*Georgette s'essuie les yeux.*

*Armand vide son verre d'eau.*

Georgette – Armand, ma fille ne va pas bien, je le vois, je le sens, ce choc épouvantable de me retrouver vivante après tout ce temps, vous devez vous occuper d'elle...

Armand – Je sais, elle a des étourdissements, elle est encore tombée ce matin... Elle travaille trop...

Georgette – Je sais, ma fille n'en fait qu'à sa tête, elle devrait consulter un psy.

Armand, *ravi* – Je lui répète ça régulièrement.

Georgette – Et moi, depuis deux semaines.

Armand – Permettez que je baise la main d'une belle-mère héroïque.

Georgette – Avec plaisir, cher gendre.

Armand – Quand je vais raconter ça à mes potes...

Georgette, *sursautant et fermement* – Vous n'y pensez pas. Vous seriez en danger de mort.

Armand – Je sais me défendre.

Georgette – Contre eux, vous ne pourriez rien. Gardez le secret le plus absolu, je vous en supplie, je n'ai pas envie de perdre un beau-fils que je viens de rencontrer.

Armand – Et moi, la femme la plus captivante et la plus vaillante que j'ai croisée dans ma vie !

Georgette – Faut célébrer ça. Et la fête, c'est le champagne, c'est mon élixir.

Armand – Moi aussi, deux coupes par jour.

Georgette – Oui, mais bien frappées !

Armand – Encore deux points communs.

*Il lui fait un nouveau baisemain.*

Georgette – Si ça vous intéresse, je vous ferai visiter les souterrains de nos services secrets, c'est comme dans les films.

Armand, *émerveillé* – Je suis tout à vous.

Georgette – Je vais chercher le champ.

*Elle sort un instant.*

Armand, *cajoleur, caressant les seins de Béatrice* – Je t'aime.

Béatrice – C'est n'est pas l'impression que tu me donnais ce matin.

Armand – Je suis fou d'amour..

Béatrice, *faiblement* – Mais tu m'as frappée..

Armand – Tu dois te faire soigner comme dit ta mère, je crois que tu es gravement atteinte, mais notre amour te sauvera... (*Monologue intérieur*) 30 ans de moins, la Georgette et je l'échange demain avec sa fille, cette limace gnangnan que je traîne depuis des lustres...

La mère, elle, elle a du caractère, un bonheur de la dresser, Mata-Hari à ma botte !

Georgette *rentrant* – Et voilà le champagne rosé et frappé à mort.

*Le bouchon saute.*

*Elle montre à Béatrice une petite fiole qu'elle sort de sa poche.*

*Elle verse dans trois coupes et adroitement un peu de cyanure dans l'une d'entre elles.*

*Einstein émet des cui-cui stridents.*

Georgette – Quand Einstein chante à tue-tête, c'est pour un heureux événement.

Georgette, *tendant la coupe à Béatrice* – Pour ton cher mari... (*À mi-voix*) À toi de voir...

*Béatrice hésite un instant, regarde sa mère, puis tend la coupe à Armand.*

Georgette, *tendant une coupe à sa fille* – Pour toi ...

*Elle lève son verre, Armand et Béatrice font de même en souriant.*

Georgette – À nous !

Béatrice – À nous !

Armand – À nous !

Georgette – Et cul sec !

*Les trois boivent d'une traite.*

Armand – Délicieux !

Georgette, *à Béatrice avec un large sourire et à voix haute* – Ta fille, toi et moi nous sommes à égalité !

Armand, *grimaçant et qui tente de comprendre* – Pardon ?

*Noir.*

## SCÈNE XII

*Hall d'attente de prison. Béatrice et Bérénice.*

*Elles sont assises, silencieuses, côte à côte comme à la première scène.*

*Béatrice a une pile de livres à côté d'elle et deux bouteilles de champagne.*

Bérénice, *radieuse* – On ne peut toujours pas griller une clope ici.

Béatrice – Ici, le monde est mis entre parenthèses.

Bérénice – Et Georges doit être ravie !

Béatrice – Elle aura de la lecture et c'est du lourd.

*Court silence.*

Bérénice – Mais pourquoi tu ne m'as jamais raconté ta vie d'enfer avec papa ?

Béatrice – Il m'avait emprisonnée et, le pire, j'étais consentante.

Bérénice – Arrête, tu étais une victime.

Béatrice – Et maintenant une empoisonneuse.

Bérénice – Qui a commis un crime parfait. J'ai tout appris aux Assises. Elle était géniale.

*(Elle imite sa grand-mère comme un ténor du barreau).* « C'est lui, cet Armand maléfique qui devrait être ici, jugé et condamné par vous ! Pendant des dizaines d'années, messieurs, mesdames du jury *(elle désigne un banc vide)*, ce monstre sadique avec le masque social et familial du mari idyllique, ce manipulateur méphistophélique, bref, ce pervers magnifique a martyrisé ma fille et la société n'a rien fait, c'était une femme et les femmes, on les tue à petit feu ou d'une balle de revolver et cette société d'hommes passe vite à autre chose : le féminicide, connaît pas ! » Même deux jurées ont applaudi !

Béatrice – J'aurais dû me confier à toi, mais j'avais peur.

Bérénice – Tu n'étais pas toi-même comme moi, la nuit du parc.

*Court silence.*

Bérénice – J'ai cru un moment que le jury allait l'acquitter.

Béatrice, *en riant* – Elle les a suppliés de la condamner.

Bérénice – La tête de son avocat, il n'a presque pas plaidé, le pauvre ! *(Elle imite sa grand-mère)* « J'ai tué avec préméditation et sans sommation et je suis une récidiviste, je mérite le maximum, perpétuité éternelle, car si je sortais de ce tribunal, sachez-le, messieurs, mesdames les juré(e)s, je n'hésiterais pas à en tuer d'autres puisque la société ne fait rien. Ma fille allait se suicider ou être tuée par ce pervers, alors il n'y avait qu'une solution, le supprimer, mais proprement. Cyanure et champagne, merci, Agatha.

Légitime défense préventive avec préméditation!!

J'ai tout préparé minutieusement et puis il a surgi pour nous égorger avec un couteau, j'ai pu le calmer et je lui ai servi la fameuse coupe à l'insu de ma fille, il a bu son nectar et *(grand sourire)* il a souffert le martyr, vous auriez dû le voir, hélas cela n'a duré que

quelques minutes. Comme chante Piaf, je ne regrette rien, rien de rien. »

Et elle a chanté !

Béatrice – Quand ma mère a tendu la coupe... c'était lui ou moi.

Bérénice – J'ai connu ça. Je vais faire la sociologie. Et étudier la violence faite contre les femmes.

Béatrice, *souriante* – Tu pourras toujours me faire la manucure.

(*Pensive*) Quand je pense que je suis une meurtrière en liberté et condamnée au silence.

Bérénice, *prenant sa mère dans ses bras* – Bienvenue au club !

*Noir.*

## SCÈNE XII

*Hall d'attente de prison.*

*Béatrice et Bérénice et Georgette.*

*Georgette entre comme un ouragan.*

Georgette – Bonjour les filles ! (*Embrassades*) Contente de vous revoir chez moi !

Bérénice – Tu pètes le feu.

Georgette – Pourtant, je suis en deuil, Einstein est mort cette nuit, mais son dernier pépiement était un message d'amour. Il m'a rendue sereine face à la mort.

Béatrice – Tu veux un autre oiseau ?

Georgette – Non, on ne remplace pas Einstein.

Le Directeur a accepté que je choisisse un ver de terre, l'avenir de l'humanité, et une pieuvre pour mon étude. Et vous, ça roule, mes chéries ?

Bérénice – Maman culpabilise un peu.. Et moi, je me sens moins en colère.

Georgette – Bon début.

Béatrice – J'ai démissionné. Je suis désormais une conseillère fiscale.

Georgette – Génial. Tu as rencontré Didier, le pâtissier...

Béatrice, *la coupant* – Ses merveilleux sont merveilleux, mais physiquement...

(*Elle montre que c'est un homme trop petit en désignant sa taille*) Je suis fort bien seule.

Bérénice – Et moi aussi !

Georgette – Ça ne durera pas (*Apercevant les 2 bouteilles de champagne et la pile de livres*)

Oh, merci les filles. (*À Bérénice*) J'ai un cadeau pour toi. (*Elle donne la pomme à Bérénice*)

Prends bien soin de Simone : elle te rappellera toujours d'être une femme de combat.

Bérénice – Je le serai... Georges. (*Elle embrasse Georgette*)

Béatrice – Et toi sans pomme, ça va te manquer ?

Georgette – J'en ai une nouvelle, toute jeune. Une nouvelle tranche de 30 ans !

Bérénice – Elle a déjà un nom ?

Georgette – Olympe ! Olympe de Gouges, la première femme à s'être battue pour l'égalité des sexes.

Béatrice – Tu as l'air si heureuse d'être revenue en cellule ?

Georgette – Je suis chouchoutée par tout le monde, Georges par-ci, Georges par-là et débordée, des centaines de lettres par jour de femmes battues, harcelées, outragées, et c'est moi la détenue qui aura fait 60 ans de tôle qui transmetts tout ça au procureur, je n'ai pas le temps de m'en occuper, j'ai 30 ans pour finir mon Traité du Vivant avant qu'il ne soit trop tard. La cause des femmes, ça c'est pour vous, j'ai donné ! Et j'ai du boulot. Chut ! Écoutez ! (*Silence. Elles tendent l'oreille.*) Vous n'entendez rien, vous ne voyez rien et pourtant... Tout est connecté, surtout l'invisible !

Bérénice – Et je devrais voir quoi ?

Georgette – Un ensemble de cordes comme un tissu élastique, symphonique qui relie tout le vivant de tous les univers, de tous les multivers !

Bérénice – Tu auras le Nobel !

Georgette – J'ai assassiné des salauds, mais je veux tenter d'éviter le massacre final.

Bérénice – Qu'est-ce tu racontes ?

Georgette – Au dernier moment, les hommes de pouvoir de la fin des temps reculeront de moins en moins devant le crime de masse...

Béatrice – Tu dramatises !

Georgette – Ils voudront s'emparer des derniers systèmes vitaux disponibles, transport, énergie, eau potable, les Auschwitz pulluleront, le ciel pestilentiel sera noir de cadavres brûlés. On fait l'histoire future avec l'histoire présente : si on ne fait rien, nous savons ce que vivront les autres hommes... Le Vivant doit triompher.

Bérénice – Il triomphera.

Béatrice – Tu y arriveras.

Bérénice – On t'aidera.

Georgette – À la semaine prochaine ?

Bérénice – Tu nous quittes déjà ?

Georgette – J'oubliais : (*elle donne des billets à Bérénice*) 1.500 euros. Ils sont encore plus nuls au poker ! Je file, ma partie va commencer.

*Elles s'embrassent.*

*Elle prend les deux bouteilles de champagne et la pile de livres.*

Georgette – À propos, vos futurs nouveaux mecs... envoyez-les-moi avant, je vous ferai un rapport. Et de grâce, les filles, plus de pervers...

Je n'ai plus de cyanure.

**FIN**





Pour toutes informations  
[www.pascalvrebos.be](http://www.pascalvrebos.be)

